

13.01 → 3.02.2024



Crédit photo : Rym Esseghaier, Kostia et son cheval, 2023.

Chaperons rouges, flaques, crues soudaines et autres micro-récits tangentiels

Exposition collective des diplômé·es 2022-2023 de l'École Supérieure des Beaux-Arts TALM-Le Mans. Avec les artistes Nathan André, Rym Esseghaier, Elena Galeeva, Gabriel Grillot, Jihye Jung et Jingqi Yuan. Commissariat : Patrice Joly. **Vernissage le vendredi 12 janvier dès 18h30.**

ZOO
CENTRE D'ART
CONTEMPORAIN

ZOO – CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

Fondé en 1989 à Nantes par un collectif d'artistes, critiques, architectes, enseignants et étudiants, Zoo est un centre d'art contemporain dédié à l'émergence d'artistes français et étrangers. Offrant son espace aux premières expositions personnelles de jeunes artistes, elle est aussi à l'initiative d'expositions collectives, de collaborations avec des institutions internationales et de colloques.

Outre ses activités artistiques, une micro-librairie est ouverte afin d'y proposer une sélection d'ouvrages de référence dans les champs de l'art contemporain, l'esthétique, la poésie, les nouvelles écritures. Zoo valorise ainsi sa propre ligne éditoriale avec sa maison d'édition Zéro2 éditions et sa revue O2 trimestrielle gratuite et bilingue consacrée à l'actualité de l'art contemporain qui a fêté en 2022 ses 25 ans d'existence avec son 100ème numéro.

Zoo, sous la direction de Patrice Joly son directeur artistique et rédacteur-en-chef de la revue O2, et accompagné par Mya Finbow depuis 2023, poursuit sa politique de prospection en direction de l'émergence internationale.



Vue de l'exposition inaugurale « Pionnières » à Zoo centre d'art contemporain, 2022.
Photographie par Philippe Piron.

Chaperons rouges, flaques, crues soudaines et autres micro-récits tangentiels

UNE EXPOSITION COLLECTIVE DU 13 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2024

AVEC NATHAN ANDRÉ, RYM ESSEGHAIER, ELENA GALEEVA, GABRIEL GRILLOT,
JIHYE JUNG ET JINGQI YUAN. COMMISSARIAT : PATRICE JOLY.

Le centre d'art Zoo accueille six jeunes artistes fraîchement diplômé-es des mentions Art et Magma de l'École supérieure d'art et de design TALM Le Mans, poursuivant en cela son engagement en faveur de la jeune création et de l'émergence, après avoir reçu en septembre dernier les diplômé-es de l'École des Beaux-Arts de Nantes pour l'exposition Prima Materia.

Dans son dernier ouvrage, *Quelles histoires s'écrivent dans les musées*¹, Magali Nachtergael fait état de la capacité des artistes à détricoter des histoires que l'on pensait solidement tissées pour mieux les réécrire, les « renarrer ». Si ses analyses portent plus spécifiquement sur les récits officiels dont une nouvelle génération d'artistes s'ingénie à en contester la prééminence, largement influencée par une vision euro- et technocentrée, ces contre-récits qui émanent de personnalités de plus en plus visibles de la scène nationale et internationale infusent largement une jeune scène issue des écoles des Beaux-Arts. Ces micro-récits, dont parle la chercheuse, fonctionnent comme autant de bribes et d'indices que le spectateur est invité à rassembler pour en reconstituer la logique narrative. Dans ces *small stories*, les artistes privilégient des histoires anecdotiques qui font état de situations quotidiennes, banales, mais aussi loufoques ou improbables qui échappent à la logique des récits dominants. Ainsi, un cheval qui stoppe devant le miroir inopiné d'une flaque d'eau nous renvoie à la surprise que nous pouvons éprouver devant le comportement des animaux, nous questionnant sur notre rapport à ces derniers, à la possibilité de leur prêter une capacité à « imaginer » ; des toiles rassemblant des jeunes gens en train d'uriner dans la rue nous confrontent à des situations dérangeantes et aux conventions sociales qui les encadrent. Comme le cite également l'autrice, ces récits échappent à l'attente que l'on se fait généralement d'un groupe déterminé et des comportements normés qu'ils sont censés adopter.

Ces micro-récits sont aussi l'occasion pour les artistes de revisiter des scénarios que l'on croyait inamovibles, à des lectures « stabilisées », à l'instar du conte du petit chaperon rouge que l'on peut désormais repenser sous l'angle d'un nouveau paradigme, celui de l'immigration massive de jeunes filles de l'Est et des nouveaux habits du loup de la fable, participant de fait d'une nouvelle construction identitaire. De même que le récit anxigène du réchauffement climatique, qui imprègne fortement les esprits des jeunes générations (et des moins jeunes) peut se voir sublimé par des contre-récits revigorants ; le discours de la technologie toute-puissante se voir aussi réévalué à l'aune de ses origines mythiques, prométhéennes.

Les six interventions réunies à l'intérieur de l'exposition sont autant de propositions inattendues et poétiques, déviantes et touchantes, mais aussi terriblement actuelles et parfois, comble de l'impensable dans le milieu de l'art contemporain, elles peuvent aussi nous faire sourire.

Nathan André (diplômé 2022) n'a que faire des projections alarmistes et collapsionnistes, s'il est sensible comme tout un chacun aux problèmes de réchauffement du climat (cessons de l'appeler changement !), il n'est pas atteint d'écoanxiété, ce mal du siècle qui frappe particulièrement les jeunes générations, il se dit écofurieux, ce qui le place dans une position de recherche active de solutions plutôt que dans une passivité morbide : les animations qu'il réalise avec l'aide de l'Intelligence artificielle (autant se réappropriier les outils numériques pour transgresser ses usages habituels liés à l'exploitation des données personnelles) dessinent des architectures futuristes qui mettent au centre de cette discipline la préservation de la ressource en eau, de même que celle de la petite faune ailée de plus en plus menacée. Nathan André associe dessin, vidéo et maquettes au service d'un dessein utopique résolument stimulant.

L'attention que porte **Rym Esseghaier** (diplômée 2023) aux flaques peut prêter à sourire tant ce sujet peut paraître anecdotique, mais c'est méconnaître l'origine de cet attrait de la part d'une jeune artiste originaire de Tunisie où la flaque, ou plutôt le nid de poule, revêt une importance particulière pour ses compatriotes : au départ prise comme le symbole des difficultés du pays à entretenir ses routes, la flaque est devenue chez la jeune artiste un embrayeur qui lui permet de renverser ce syndrome national en une source d'explorations filmiques multiples. Cet « écran naturel » aux contours variables est capable de capter les paysages alentours, urbains et ruraux, elle possède également une dimension quasi-surnaturelle due à l'imaginaire du gouffre et de la profondeur qu'elle recèle et que la jeune vidéaste sait parfaitement exploiter. La micro-mare peut aussi se transformer en une véritable platine de DJ grâce à des capteurs judicieusement disposés.

Les récits vidéo d'**Elena Galeeva** (diplômée 2022) narrent des expériences décevantes que subissent ses compatriotes, attirées par les lumières de l'occident, se retrouvant souvent confrontées à la réalité glacée de leur atterrissage forcé. « Avec « Irina » qui reprend la trame du petit chaperon rouge pour l'adapter à la situation des années 2000, elle réalise un conte de fées désabusé sur les fantasmes déçus de toute une génération d'exilées russes et ukrainiennes, où les loups de la fable portent des costumes trois pièces, roulent en Mercedes et portent des Rolex au poignet. Dans ses fictions qui réactualisent des récits populaires français, ses personnages traversent dans le même mouvement frontières réelles, géographiques et frontières identitaires, intimes... Si le travail d'Elena Galeeva est profondément ancré dans un présent balloté par les événements et les transformations du monde, il réussit à en sublimer la dimension traumatique : il nous enjoint définitivement à bifurquer pour échapper à la fatalité des destins fantasmés et aux sentiers trop battus des carrières préformatées. »²

Peindre ou aller à la pêche, tel est le dilemme apparent d'un jeune peintre pressé pour qui ces deux passions se conjuguent plus qu'elles ne s'opposent puisqu'il ne cesse de les entrecroiser et de les comparer : pour **Gabriel Grillot** (diplômé 2023), la peinture consiste avant tout en une recherche perpétuelle de nouveaux supports, qui loin d'être anecdotique, devient une source d'inspiration dans sa pratique. Le support choisi sera la plupart du temps le point de départ d'une nouvelle exploration picturale, le motif d'une toile cirée pouvant s'intégrer à la robe du sujet peint en une espèce de fusion entre représentation et incorporation du réel. La bâche circulaire qui recouvrait naguère une piscine de jardin donnera naissance à un gigantesque smiley pour le coup doté d'un bleu inhabituel. Ce qui peut s'analyser a priori en une apologie de la contingence relève plus de la sublimation des

matériaux qui peuplent notre quotidien et d'une déconstruction des codes de la peinture, l'artiste n'étant pas victime de ces supports mais seulement porté par ces derniers.

Les peintures et les photos de **Jihye Jung** (diplômée 2023) traitent d'un quotidien banal et anti-spectaculaire au possible. La jeune coréenne s'intéresse à des objets qui deviennent de plus en plus rarement le sujet principal des peintures que l'on peut trouver dans les galeries, parce que non-glorieux, comme des bidets, des lavabos, des cheminées qu'elle peint dans un registre radical, avec de larges aplats bien délimités, sans maniérisme aucun. Lorsqu'elle peint des corps, c'est plutôt pour les exposer dans leur nudité crue, comme cette jeune femme qui urine en dévoilant largement son sexe ou encore ses « pisseurs en coin », qu'elle replace dans la situation même de leur action, dans un coin de l'espace d'exposition. Ses photos prolongent cette attention portée aux gestes de l'hygiène et du domestique qui la particularise et accompagne une production littéraire où « la méconnaissance de la langue française devient le creuset de l'émerveillement quotidien. »²

« **Jingqi Yuan** (diplômé 2023) quant à lui s'empare résolument des opportunités que le numérique nous offre pour reconstituer des ambiances duelles comme dans cette rivière constituée d'un flot de câbles reliant de vieux écrans d'ordinateurs sur lesquels « coulent » des fleuves de pixels. La tente du campeur posée près de cette installation d'où sourd une berceuse remixée vient en amplifier l'atmosphère bucolique, un peu comme si notre futur de promeneur se dessinait dans les limbes de cette projection futuriste, un avant-goût de vacances immersives qu'un réchauffement plus précoce que prévu nous porterait à imaginer *in vitro*. Dans une autre installation vidéo, le jeune artiste chinois réitère ce télescopage entre des images issues d'une contemporanéité indéniable sur lesquelles défilent des sentences issues de la philosophie taoïste, comme un désir de reconscientisation d'une technologie qui ignorerait ses origines. »²

Patrice Joly

¹ Magali Nachtergaele, *Quelles histoires s'écrivent dans les musées*, 2023. Éditions Les essais visuels.

² Extrait du texte de Patrice Joly dans le catalogue des diplômés 2022-2023 des mentions Art et Magma de l'École Supérieure d'art et de design TALM Le Mans, *La crue soudaine de l'Ilyama*, 2023.

les artistes

NATHAN ANDRÉ

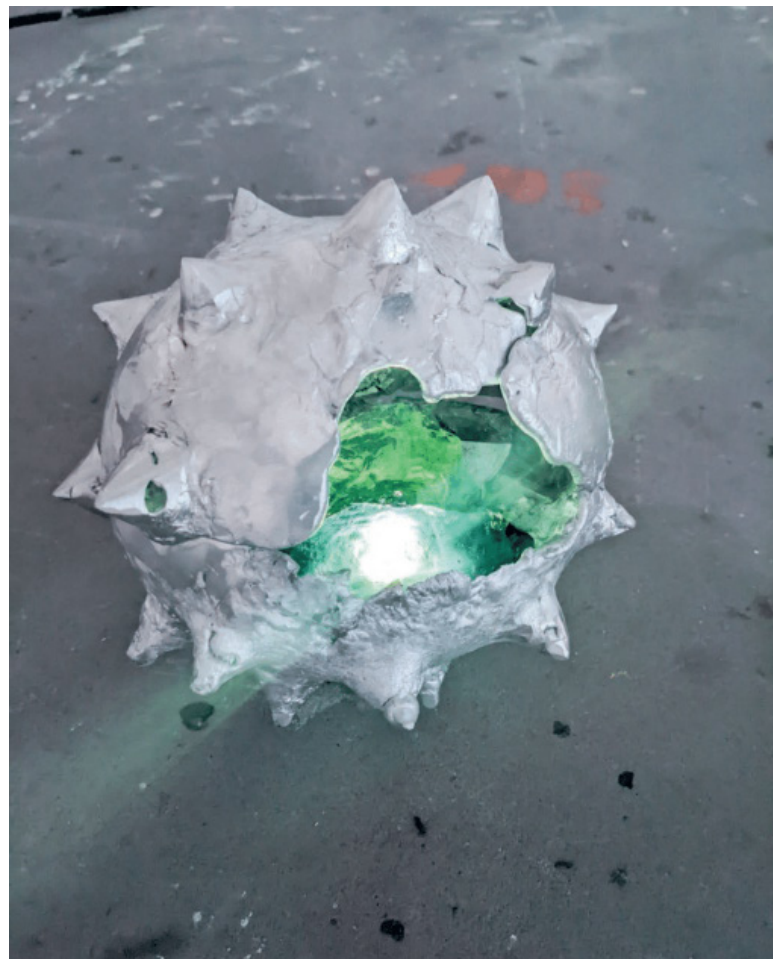
Profil diantrement polyvalent sur un plan théorique et technique, Nathan André poursuit son codex et consigne – un brin comme Léonard de Vinci – tout ce qui lui passe par la tête, dans un exercice synchronique remarquable. À un événement de l'école, avec autodérision et métempirisme, on l'a même vu enfiler sur son caberlot sa kryptonite en fonte d'aluminium, Psycho-sphère, œuvre réflexive sur le Moi à la lecture de Freud, vidée de sa matière verte expérimentale, sa recette. Sélectionné au prix MAIF il souhaite se pencher avec son frère scientifique sur l'usage de l'aérogel, nouveau matériau, « sorte de mousse qui fait un bruit métallique » et « laisse passer la lumière », « complètement contre-intuitif et très poétique ». À travers ses films de modélisations informatiques à tous crins, il défierait presque les "mentats", personnages du monde fictif de Gilbertus Albans. Comme dans Dune, sous des sourcils scrutateurs, opèrent des facultés de déduction logique, d'hypothèses et d'anticipation, qui surpassent les ordinateurs, en synthétisant une somme de connaissances dans des domaines variés. Dépositaire d'une pensée holiste englobant des facteurs par leur complexité, Nathan André aboutit ainsi avec une immanquable satire à des conseils politiques. Quand certains universitaires ont délaissé la pensée marxiste pour le postcolonialisme, lui réinjecte l'opposition « populations révoltées » contre « homme d'affaires, pétromonarque » par foi dans « l'écosocialisme ». Illustration, modélisation 3D et imagerie par Intelligence Artificielle offrent actuellement à Nathan André les moyens de recréer un urbanisme et de revoir l'ordre social par des technologies parfois totalisantes : système gigantesque d'irrigation par Oyas, architectures d'insectes, ou No-goroad qui « raconte l'histoire d'une humanité donnant la priorité absolue à la préservation des espèces sauvages, peu importe les considérations patrimoniales ». Mais concomitamment, ce sont le film documentaire, la céramique, la métallurgie, le son, la récupération de machines, la gravure à l'acide, les façonnages manuels, etc. Transmuer, toujours : par exemple la colonne sans fin de Brancusi en nouveau Monument à l'Internationale des travailleurs précaires en sacs de livraison isothermes Uber. Et bien d'autres pépites.

Extrait du catalogue *Suite à la crue soudaine de l'Iiyama, diplômé-es des mentions Art et Magma de l'École supérieure d'art et de design TALM-Le Mans, 2022 et 2023.*

Texte écrit par Anne Bariteaud. Éditions EPCC Esad TALM-Le Mans, 2023.



Nathan André, *Kafka-machine*, 2022.
Métal, modeur, graisse - Monument à
l'Internationale des travailleurs précaires, 2022,
sacs de livraison isothermes, métal, bois (vue
d'installation).



Nathan André, *Psycho-sphère*, 2022.
Sculpture sonore, fonte d'aluminium,
haut-parleur, gelée.

les artistes

**RYM
ESSEGHAIER**

La flaque, matière pénétrable, reflet, surface en métamorphose et transmigration, est une obsession féconde pour Rym Esseghaier. Elle symbolise selon elle le Haram, injonctions subconscientes limitantes, dont la culture tunisienne est jonchée çà et là, favorisant la « stagnation [jusqu'à la] mort [par] évaporation ». Cette percée éphémère et ondoyante est une fenêtre occulte dans l'environnement, par sa substance-même. Il s'agit de renaître de ces micro flaches et de se charpenter par le biais de l'ouverture. Déployée devant la pellicule filmique, la nappe d'eau s'invite sur le support numérique grâce à un recadrage en céramique, pourtour derrière lequel défile l'ondulation d'un paysage en train. À même le carrelage d'une pièce semée de digues d'argile fraîche où s'enfonce le sillon des doigts, cette éclosion aquatique est mise sous tension électrique. Rym Esseghaier y prend alors la main du spectateur pour que leurs corps se fassent conducteurs d'un dispositif sonore qui fait chanter ces flaques, à base de samples en looping vaporeux. Des céramiques papillonnantes, dont les reflets semblent s'envoler sur les murs, surnagent comme des flaques, parsemées d'émaux flatteurs et complétées de verres en « chrysalide ». Olivâtres et azurées, ces glaires magnifiques reçoivent les ecchymoses d'un peuple, attestant de l'éclat des fluorines et des cavités bleues des célestites, ces minéraux renfermés dans le sol tunisien. Parfois brisée sous la tension expérimentale, ou posée sur la bascule d'un socle métallique comme une bague géante, la plaque glaçurée au four se maintient en vie et en équilibre. Dans l'espace saumâtre d'un amphithéâtre souterrain se déroule la projection de récits d'ouvriers du textile : à son débit. Cette vidéo, Rym Esseghaier l'a réalisée lors d'une résidence à la Luxfer Gallery en Tchéquie sur invitation pédagogique de Christophe Domino, quand elle découvrit sans voix que ces tissages servaient précisément à fabriquer des passeports. Une autre vidéo évoque la seule peur des chevaux : les flaques. Dans des vestiges antiques sous l'école, un homme déroule une chevelure formée de crasse et sertie de griffes d'argile, mêlées. Derrière le miroir aux faux-semblants sur cette Terre, à même son sol et ses poussières, gisent les mines de nos espoirs de liberté.

Extrait du catalogue *Suite à la crue soudaine de l'Iiyama, diplômées des mentions Art et Magma de l'École supérieure d'art et de design TALM-Le Mans, 2022 et 2023.*

Texte écrit par Anne Bariteaud. Éditions EPCC Esad TALM-Le Mans, 2023.



Rym Esseghaier, *MUD INTO MUD*, 2021.
Céramique, vidéo loop, écran téléphone portable. 27 x 17 cm.



Rym Esseghaier, *MALLEABLE PUDDLE MALLEABLE SOUND*, 2023.
Argile, eau, fils conducteur, Contrôleurs MIDI, Structure interne en bois et bâche.
Dimensions variables, entre 150 x 90 cm et 29 x 11 cm.
Détail installation in situ Quinconces Le Mans.

les artistes

ELENA
GALEEVA

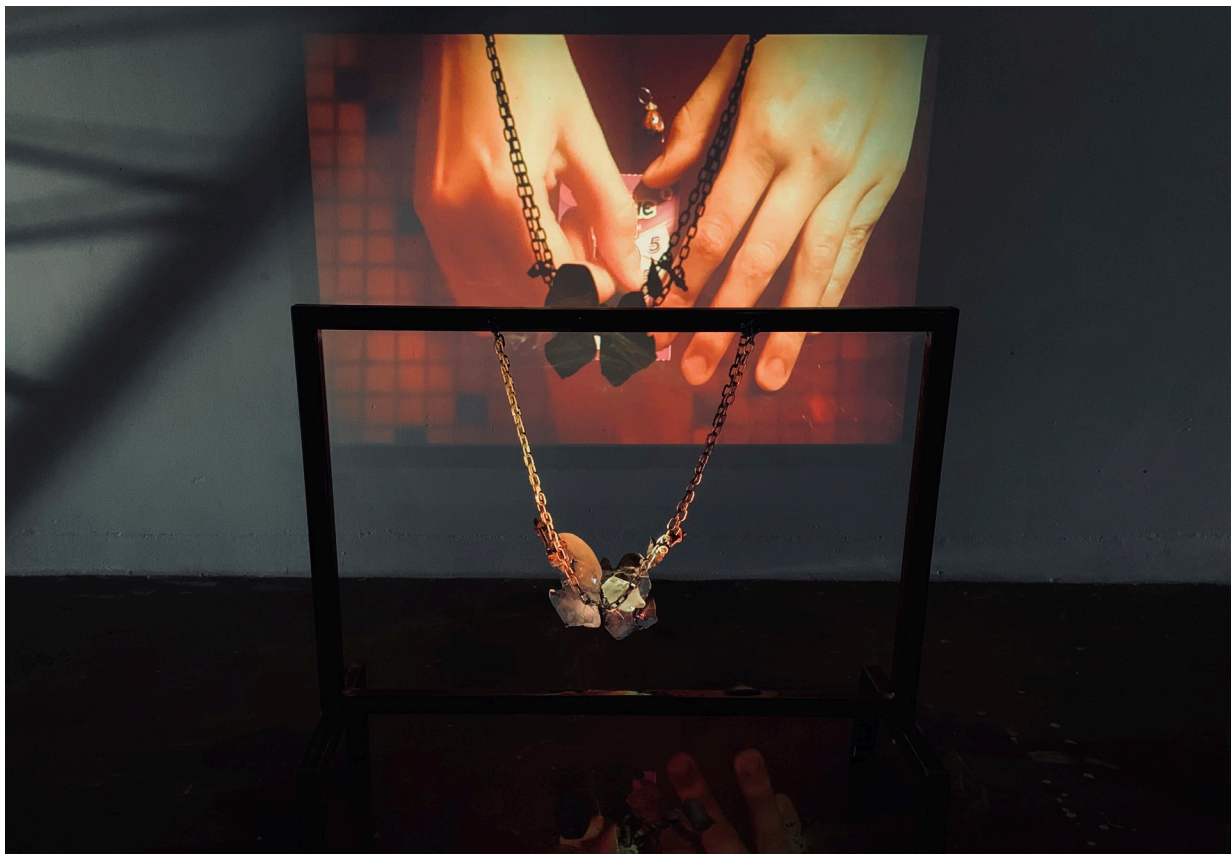
Metteuse en scène de cinéma, performance et théâtre, plasticienne, Elena Galeeva explore l'altérité. Et si la compréhension était fantasmagorique et les illusions réelles : vertige de l'existence de ceux qui vivent la dissociation quotidienne loin de leur culture d'origine, ou de nous tous, pris dans le cours journalier des idéologies. Aquarium duquel s'échappe un filet bleu de pêche, deux pièges opèrent par exemple leurs propres déversements, là où un film semble sombrer davantage que flotter. La complexité de la langue, les formes culturelles en contenant d'autres, les états intermédiaires de la matière, particulièrement les glissements lymphatiques à travers des chaînes rigides, le trouble que procure le témoignage d'un autre que soi, la vision de ce qui n'est habituellement pas regardé, sont des réceptacles du décalage. La mise en œuvre de ces transitions procure toutefois une vérité : aucun statu quo ante bellum n'existe. Elena Galeeva fouille l'identité russe au-delà de celle-ci, patinée de ces incroyables fables, contes de fées, destinées réalistes et romanesques, pour pénétrer des récits de vies réelles comme dans un sillage surréaliste et cru, qu'elle ouvre aux cultures et à son époque critique, jusqu'aux préjugés réducteurs contenus dans le fantasme de la femme slave. Avec Artem Kaganovych, autre étudiant, maquillé, racontant sa mère, Ukrainienne et la vente de charmes, elle signe un film sans aguichage, sans filet, comme l'odeur de ce cendrier débordant d'une consistance désagrégée. Son parcours en Europe sonde médiums et collectifs de création. Au Mans, après des glacis spectraux hypnotiques en peinture, c'est la voix qu'elle a fait entrer, avec fards, mais non dissoute, non adoucie, non digérable. Elle cite Jean-Luc Godard : « ce qui arrive aux autres, c'est la fiction, ce qui m'arrive à moi, c'est le documentaire ». Les dispositifs de diffusion filmique participant à la mise en exergue symbolique du franchissement, aussi bien mémoriel que physique, de ceux qui se risquent à se déplacer, emporter, ou même prêts à "avaler n'importe quoi" (tel son breuvage de vernissage), s'appuient sur de solides connaissances, englouties par ses soins. Ce qui fut coutumier sera conservé, affecté, transmis, dérivé notamment d'idéologies à questionner.

Extrait du catalogue *Suite à la crue soudaine de l'Iiyama, diplômé-es des mentions Art et Magma de l'École supérieure d'art et de design TALM-Le Mans, 2022 et 2023.*

Texte écrit par Anne Bariteaud. Éditions EPCC Esad TALM-Le Mans, 2023.



Elena Galeeva, *CHAPERON R*, 2022.
Film docu-fiction, 30 min.



Elena Galeeva, *Glacenotes*, 2022.
Installation vidéo, sculpture en glace.

les artistes

GABRIEL
GRILLOT

La peinture et la gravure peuvent envier à la pêche – que Gabriel Grilloot pratique, cultive et compare – sa minutie, pugnacité, simplicité, habileté, technique, son geste, relâchement, épuisement, ses ajustements, ainsi que la subtilité de la surface aqueuse allouée et enfin le mordant innocent et frétilant d'un poisson bien saisi. *Mégalo, mais pas trop* (titre d'une œuvre), pour parvenir enfin à une expression élémentaire, Gabriel Grilloot « accumule [...] archive [...] décante », fait « émerger [...] écoute » jusqu'à ce que « ça [lui] parle », avec ce « besoin d'un point de départ ». Débutant à partir de dessins à l'encre, notamment issus de son enfance, il déploie des plaques, bâches de piscine, rideaux, ou toiles de tableaux en série, sur lesquels apparaissent des symboles, lettrages, signes et motifs, à force d'effacements, de passages et d'abréviations. Un soldat est mis au carreau, sur un brise-bise coloré. Des mouches tricolores volent la vedette à La Patrouille de France.

Avec sincérité et espièglerie toujours, il précise que marmot il voulut être chirurgien et avocat, bien qu'aujourd'hui c'est l'histoire de la peinture abstraite qu'il dissèque et défend dans une série de tableaux qui s'avèrent, de façon ironique et pertinente, quasi monochromes, sous le titre insubordonné : *Ravalement de façade*. Dans cette tranquillité d'une action concise sur la durée, la surprise se fait une place de choix, discrète et souveraine. Ce qui est partagé avec le spectateur, c'est donc cet « émerveillement » vécu au cours des « sessions d'atelier » duquel ressort à tous les coups une novation. « Chaque trait en inspire un autre » et en bout de course, « on ne sait pas trop ce qui fait forme ». Ataraxie faite peinture, de celui qui placarde entre les tempes de bonshommes hagards et effrontés : « Demain sera meilleur ». Des *Exercices de style* à la Raymond Queneau, dont la série se poursuit.

Extrait du catalogue *Suite à la crue soudaine de l'Iiyama, diplômé-es des mentions Art et Magma de l'École supérieure d'art et de design TALM-Le Mans, 2022 et 2023.*

Texte écrit par Anne Bariteaud. Éditions EPCC Esad TALM-Le Mans, 2023.



Gabriel Grillo, *Il est 02 h 30*, 2023.
Encre de chine et brou de noix sur
drap, 150 x 220 cm.



Gabriel Grillo, *OH YEAH!*, 2023.
Gravure sur peinture, 50 x 50 cm.

les artistes

JIHYE
JUNG

Il est presque sot d'apposer des analyses à Jihye Jung qui s'accorde à « faire des choses » dans des langages frugaux. Économie de ressourcement, vie de l'imperfection, questionnements essentiels mais pas essentialistes, on comprend ainsi que c'est le gaspillage qui est propre-àrien. Cette poésie du prosaïque vise l'habitus. Les usages, on ne sait plus pourquoi on les a intégrés, individuellement et collectivement, selon le sociologue Norbert Elias. Désapprendre et prendre entre ses mains dans l'argile, avec l'appareil photo, sous le pinceau d'aquarelle ou de peinture à l'huile, revient à tâter le savoir. Pour son mémoire, précis d'unités de temps et de vie, journal intime, Jihye Jung interroge donc la "seconde nature" de ses gestes quotidiens, tout en sachant que nous n'en aurons pas de deuxième après l'extinction des espèces dont nous faisons partie. Resterenvie est ainsi en mots ce que ses œuvres sont en objets artistiques. Il importe peut-être, ou pas d'ailleurs, de resituer dans le décalage des cultures françaises et coréennes, qu'elle vit de l'intérieur, certaines conceptions, sur lesquelles elle arrime de façon parfaitement ad hoc le vaisseau d'une dématérialisation, et matérialisation à outrance, du monde à l'ère anthropocène. Les deux cultures se leurrent en effet mutuellement sur le savoir-vivre, la fracture de l'unité, la subsistance, la synchronisation aux autres, la dimension organique de toute chose, la familiarité, l'obligeance. L'objet est de ce fait un médiateur essentiel entre les humains, et les fluides, particulièrement corporels, ne sont pas honteux, bien qu'impurs ; notions qui semblent clés dans le travail de Jihye Jung justement. Sa série de tableaux *Je ne fais pas pipi dans l'eau potable*, expression extraite d'un écrit sur réseau social, ouvre sur une cuvette de toilettes que le contour tronqué d'un entrejambe redessine, comme une longue toupie moderniste de courbes et contre-courbes. En s'inspirant des récits très descriptifs d'artistes, elle crée une série de dessins *Yumul (Artefact)* et une autre de photos et texte. Un Dieu en céramique qui est tombé sur la tête, se retrouve tout petit ici-bas, et ne peut plus être rattaché à sa grandeur céleste. *Marchepied maison* et *Tasse-chiotte*, tout est relatif.

Extrait du catalogue *Suite à la crue soudaine de l'Iiyama, diplômées des mentions Art et Magma de l'École supérieure d'art et de design TALM-Le Mans, 2022 et 2023.*

Texte écrit par Anne Bariteaud. Éditions EPCC Esad TALM-Le Mans, 2023.



Jihye Jung, *H2O*, 2023.
Huile sur toile, 100 x 100 cm.



Jihye Jung, *Les pisseurs*, 2021.
Diptyque, huile sur toile, 50 x 150 cm, 50 x 150 cm.

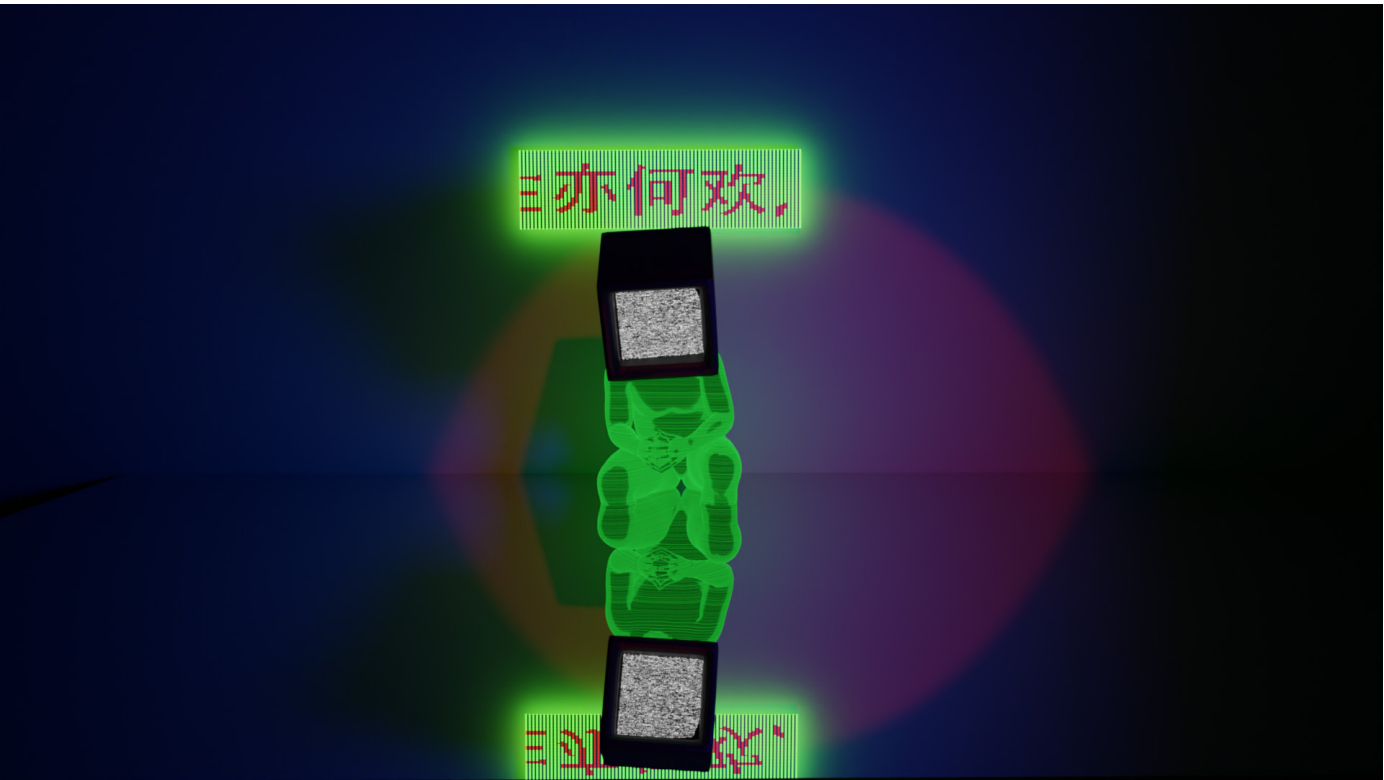
les artistes

JINGQI YUAN

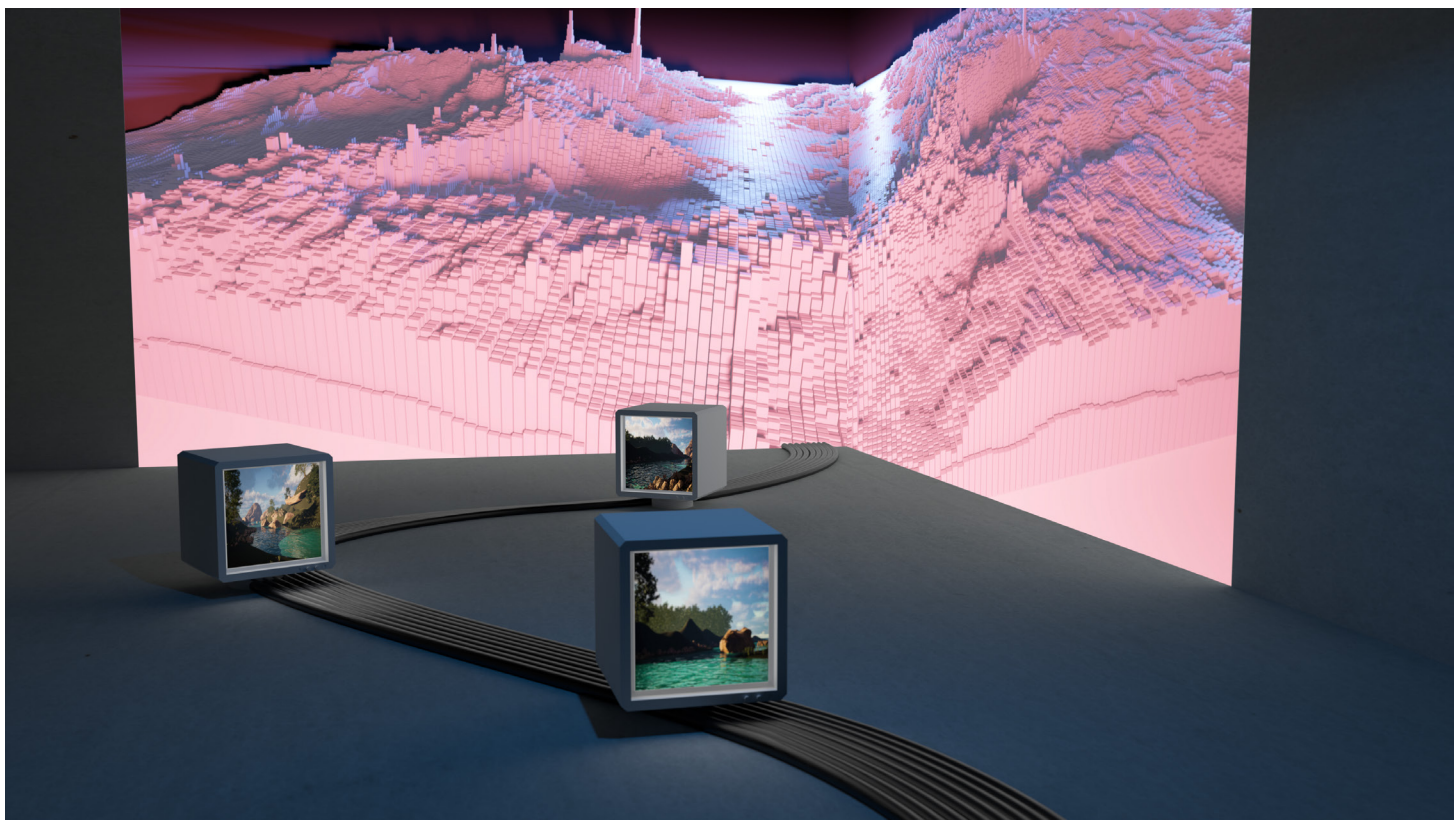
Très techniques – programmées, créées, achetées ou conçues sur des logiciels – les pièces de Jingqi Yuan portent les dernières lueurs d'un monde arrivé à saturation. Par un processus de dérèglement, il injecte un grain de sable dans le codage et obtient par exemple des Images polluées. Ces paysages, dont les chemins dérapent en traînées de pixels fluorescents, retracent le chemin de la digitalisation par bits. Les ciels s'embrasent alors, et la réalité se fait psychédélique sous la dégénérescence auto-engendrée du despotisme numérique. La maîtrise computationnelle flanche : déliquescence technologique, conversion des datas, mutation des machines. Des personnages viriloïdes parfaitement dolents nous saluent sur les ventilateurs holographiques de la pièce Bienvenue ! Le malaise provient de leur expression impénétrable d'automates, comme pris d'un trouble obsessionnel compulsif. Les données nous sont arrachées, reprises, et circulent dans un espace-temps indéfini auquel Jingqi Yuan redonne volontiers une forme naturelle contrefaite, humains sans entrailles ou paysages non localisés. Les informations s'amoncellent sur La Metagne (Montagne). Nous voilà en partance pour un bivouac en Collapsologie, sous un abri saturé d'une ritournelle de jeu vidéo inoculée par système Arduino. La berceuse est un tarp qui nous prend en haie taud. Et dans la Tente, "la toile" se referme sur nous. Nous appareillons. Codifiés (codés en écriture de programmation), policés (matriciels ou vectoriels), ces langages nous orientent : vers notre perte. Les pièces de Jingqi Yuan nous enfouissent le crâne dedans, comme cette tête de polystyrène oxydée, fragment archéologique sorti d'une imprimante 3D. Pour ainsi dire posée sur un sachet de silice (conservateur mais cancérigène), cette physionomie fendue en deux semble nous dire que nous sommes moulés, non pas dans le bronze, dans cette ambition patrimoniale multigénérationnelle, mais au contraire dans une matrice de plastique et gaz combustible et surtout indélébile à l'ère anthropocène. La carte mère est défectueuse, Terre en alerte, faille de sécurité. Les écrans de la marque Iiyama sont en crue. Nous sommes inondés, tout ça va mal téléverser et finira sur un bug.

Extrait du catalogue *Suite à la crue soudaine de l'Iiyama, diplômées des mentions Art et Magma de l'École supérieure d'art et de design TALM-Le Mans, 2022 et 2023.*

Texte écrit par Anne Bariteaud. Éditions EPCC Esad TALM-Le Mans, 2023.



Jingqi YUAN, *Quelle est la joie y a-t-il dans la vie ?*, 2023.
Installation audiovisuelle, vidéo en boucle 11', son du vidéoprojecteur, enceinte.



Jingqi YUAN, *La (mont)metagne et le flux*, 2023.
Installation audiovisuelle, trois CRT moniteurs, 8 câbles électriques et gaines électriques, enceintes, 2 vidéoprojecteurs, 3 vidéos en boucle 25' et 2 vidéos en boucle 30'.

CONTACT

www.zoogalerie.fr | +33(0)2 55 11 88 45

PRESSE | Mya Finbow, directrice adjointe
mya.finbow@zoogalerie.fr

VISITES | Lilla Gauthier, chargée de médiation
lilla.gauthier@zoogalerie.fr

INFOS PRATIQUES

Zoo, centre d'art contemporain
12 rue Lamoricière, 44100 Nantes
Du mardi au samedi, 14h – 19h
Fermé les dimanches, lundis et jours fériés



Comment venir ?
Tram 1 : arrêt Chantiers Navals
Bus C1, C3, 23 : arrêt Lamoricière
Bus 11 : arrêt René Bouhier



zoo.galerie.nantes



@zoo.galerie



@zoogalerienantes

Suis l'actualité
de Zoo et de la Revue 02
en t'inscrivant à
notre NEWSLETTER !



Le centre d'art contemporain Zoo bénéficie du soutien de la Ville de Nantes, de la Région des Pays de la Loire, du Conseil Départemental de Loire-Atlantique et du Ministère de la Culture (Drac des Pays de la Loire).



Soutenu
par

